

Quand le silence se fait trop lourd

Andre Girard, *Zone portuaire*, Montréal, VLB éditeur, 1997, 112 p.

Lise Demers, *Doubles vies*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 180 p.

Gabrielle Gourdeau, *L'écho du silence*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 208 p.

Blandine Campion

Numéro 89, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38116ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campion, B. (1998). Compte rendu de [Quand le silence se fait trop lourd / Andre Girard, *Zone portuaire*, Montréal, VLB éditeur, 1997, 112 p. / Lise Demers, *Doubles vies*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 180 p. / Gabrielle Gourdeau, *L'écho du silence*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 208 p.] *Lettres québécoises*, (89), 22–23.

André Girard, *Zone portuaire*, Montréal, VLB éditeur, 1997, 112 p., 14, 95 \$.

Lise Demers, *Doubles vies*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 180 p., 18, 95 \$.

Gabrielle Gourdeau, *L'écho du silence*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 208 p., 26,95 \$.

Quand le silence se fait trop lourd

ROMAN
Blandine Campion

Mutisme ou prise de parole : trois romans autour d'un choix et de ses conséquences.



PARLER : [PARLE] V. CONJUG. 1. I. V. intr. 1. Communiquer par la parole/contr. Se taire. 2. Sans compl. Révéler ce qu'on tenait caché. [...] 4. S'exprimer, être éloquent, nous dit le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*. Des définitions que trois romanciers ont décliné sur plusieurs tons.

Fragments d'un discours lumineux

Nul doute qu'en ouvrant *Zone portuaire*, le troisième roman d'André Girard, tout lecteur prend le risque de succomber au charme subtil mais indéniable d'une voix, celle du narrateur, qui s'entend au fil des pages selon le rythme apaisant des marées. Mais, après tout, pourquoi devrait-on résister à la séduction du discours de cet ancien universitaire, anthropologue de formation, qui a décidé un beau jour de cesser sa course folle et de se poser là, dans cette ville anonyme, pour tout simplement gagner librement sa vie dans un port de mer, jouer à l'opérateur de grue dans une petite ville industrielle, passer ses nuits et ses jours à lire ou à observer l'environnement immédiat, prendre le temps de voir venir l'orage et ressentir vivement la suite des saisons ? Peut-être que, à la longue, on arriverait même à entendre toutes ces voix autour, qui ne parlent qu'à ceux qui ont acquis la disponibilité nécessaire : la voix des bateaux, la voix des mouettes ou celle de la marée, cette même voix qui, il y a dix ans de ça, a invité le narrateur à poser ses valises et à se trouver un port tranquille.

Tranquille, le port l'était du moins jusqu'à l'arrivée inopinée de celle que, faute de savoir son nom, il appellera Sofia de Bulgarie, la femme mystère, en « danger de vie », qui va jeter son dévolu sur le narrateur et illuminer, pendant une année, la sereine passivité de cet homme. Sofia, c'est aussi la femme lumière, qui va et vient au gré de ses desirs :

« Tu es venue par hasard, puis un jour tu es partie, comme ça. » Un an, jour pour jour, après le départ de Sofia, le narrateur a enfin atteint l'état nécessaire pour parvenir à exprimer l'essentiel. Alors, au cours d'une longue promenade sur la batture, il se met à lui parler, à elle, cette femme à l'intense jeunesse qui a bouleversé son existence. Souvenirs, confidences, aveux, réflexions se mêlent harmonieusement pour combler tous les « non, je ne t'ai rien dit », les « je ne t'ai pas confié alors », ou les « peut-être aurais-je dû te le dire, peut-être aurais-je dû me confier », bref tous les silences, toutes les questions restées sans réponses et les accès de mutisme qui ont ponctué leur belle histoire.

Pendant cent douze pages, le narrateur s'adressera donc à celle qu'il a aimée comme un fou et, pour le plus grand plaisir des lecteurs, reprendra le fil de leur relation dans une confidence/déclaration empreinte de douceur et de sensualité : « Écoute-moi, écoute-moi bien. Je te chuchote à l'oreille, je me contente de chuchoter. » Alors, pourquoi jouer les intrus et écouter ce chuchotement qui ne nous est pas destiné ? Tout simplement parce qu'on dirait des parcelles de lumière accrochées à un arbre, comme les fragments d'un discours lumineux.

Gérer les voix du passé

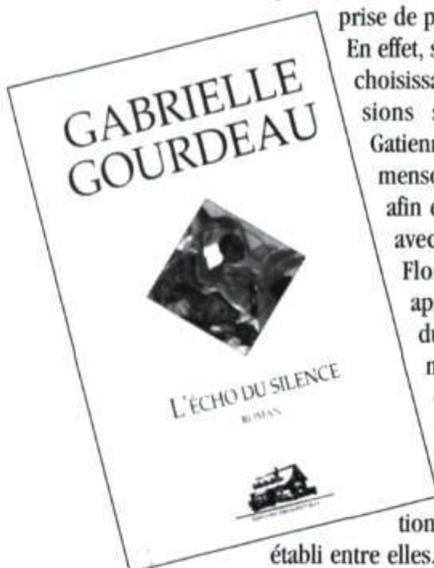
Dans un autre registre, Lise Demers nous offre, avec son deuxième roman intitulé *Doubles vies*, un nouvel exemple de son talent. Le lecteur retrouvera donc dans ce second récit l'écriture très maîtrisée, particulièrement attentive aux petits détails du décor ou de la gestuelle, au fort pouvoir évocateur, qui faisait déjà la qualité de *La leçon de botanique*. Outre cette écriture puissante et efficace dans les scènes de grande tension dramatique (on se souviendra, notamment, de la fameuse scène des « boutons de rose » dans le précédent roman), les deux romans de Lise Demers ont en commun un univers peuplé de personnages majoritairement féminins (bien que les hommes exercent un rôle important dans ce second roman), et dans lequel une histoire de pouvoir se trame au cœur d'un microcosme : le



André Girard



pensionnat des sœurs dans *La leçon de botanique*, la famille dans *Doubles vies*. De même, dans les deux cas, l'auteure met en scène un (des) destin(s) qui se joue(nt) sur l'alternative entre le silence et la prise de parole.



En effet, si Anne, dans *La Leçon de botanique*, choisissait de parler en dénonçant les perversions sexuelles dont elle était victime, Gatiennie choisit, quant à elle, le silence et le mensonge, la dissimulation et le mystère, afin de protéger le « clan » qu'elle forme avec ses filles Armande, Germaine, Florence et Lucienne. Pour survivre après l'arrestation du père, les femmes du « clan » poursuivront donc le commerce illégal provenant de l'alambic, obligées de fuir sans cesse de ville en ville à la première alerte, de changer d'identité à chaque nouveau refuge, puis, plus tard, de cesser toute relation afin qu'aucun lien ne puisse être

établi entre elles. Ainsi, chacune d'entre elles aura sacrifié une part de son enfance, de ses rêves, de son bien-être ou de son identité à la survie du « clan », pour finir par essayer d'oublier et par s'installer dans un aveuglement sécurisant. Armande a réussi, malgré l'opposition de la mère, à épouser l'homme qu'elle aime et à s'établir avec lui en Ontario ; Florence est elle aussi mariée, mère de deux enfants, et confortablement établie dans l'Est de Montréal ; Germaine est devenue, selon ses propres vœux, une femme d'affaires riche et indépendante, qui gère une part des biens de la mère ; Lucienne, enfin, a épousé la respectabilité sociale en la personne de Fred Chaput, commerçant aisé qui, s'il ne lui a jamais offert l'amour, lui procure le confort bourgeois qu'elle désirait ardemment. Quant à la mère, cette femme de tête à la poigne de fer, elle n'est plus qu'une petite vieille arthritique qui vit dans un misérable appartement, dans un apparent dénuement total. Apparent, car rien ni personne, dans le roman de Lise Demers, n'est vraiment ce qu'il semble être. Et un beau jour, les silences, les mensonges, les faux-semblants finissent par remonter à la surface et par crever la bulle sécurisante dans laquelle chacun des personnages s'était enfermé.

Les circonstances obligeront donc Gatiennie à réunir, « pour une dernière fois », le clan au grand complet, ce qui aura pour conséquence de paniquer ses filles : « [Lucienne] se berçait, affolée à l'idée de revoir le clan, de peut-être avoir à affronter la vérité, soudain saisie à l'idée qu'elle préférerait le silence. » Chacune devra alors affronter ses fantômes, accepter de briser, à l'instar de l'aînée Armande, le mur de silence qui les a coupées non seulement les unes des autres, mais aussi de leur passé : « Vous avez donc tout oublié ? Personne dans cette famille n'a eu le courage de parler de ce qui s'était passé ce soir-là ? » Tout le roman de Lise Demers se présente donc comme la longue et dramatique maturation d'un abcès que le dernier quart du récit verra se crever, entraînant avec lui des vies que l'on croyait bien tranquilles. Lise Demers n'est pas tendre avec ses personnages, et ils ne le sont pas entre eux : pas de place, dans ce roman dur, pour la pitié, le pardon ou la tendresse. En

effet, comme le reconnaîtra trop tard la mère : « C'est terrible de voir combien ce silence que je bénissais était mortel. »

Le cri silencieux des mortes vivantes

Mortel, le silence l'est également dans l'excellent roman de Gabrielle Gourdeau, *L'écho du silence*, qui traite d'une thématique à la fois complexe et périlleuse : l'inceste et ses ravages. Ici non plus, les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être. Vue de l'extérieur, en effet, la famille Desmarais présente toutes les caractéristiques du foyer aisé, sans problème. Sauf que... sauf que les parents ne partagent plus rien depuis longtemps, même pas leur chambre à coucher et n'ont jamais pratiqué, de manière hygiénique, qu'une « baise de natalité pour repeupler la province ». Résultat : ils ont donné le jour à sept enfants « tous en santé, que Dieu soit loué ! ». Sauf que la mère « tringue son silence » dans le scotch dès 11 heures du matin, 365 jours par année. Sauf que le frère aîné, Alex, se ronge d'impuissance. Sauf que le cadet, Stéphane, a pris ses jambes à son cou. Sauf que Simon, le benjamin, suce encore son pouce à 7 ans. Sauf que les quatre filles de Monsieur Desmarais ont grandi « enfermée[s] dans le secret terrible d'une enfance trouée à grands coups de verge paternelle », qui ont fait d'elles des mortes vivantes.

Sans jamais tomber dans les clichés faciles ou dans le pathos, Gabrielle Gourdeau offre, sur ce thème délicat, un fabuleux roman dont la construction ne répond à aucun ordre chronologique, à aucun ordre logique, pas plus que ne le fait l'acte dénaturé qui lui sert de déclencheur. En effet, chacune des cinq parties du roman s'ouvre non pas sur un prologue, mais bien sur un épilogue. Ce procédé, peu conventionnel, mais particulièrement efficace, illustre avec force le destin des filles Desmarais qui, si elles sont libres de choisir leur fin, n'ont pas pu choisir leur début.

De plus, comme face à un tel secret, la parole directe est impossible, le lecteur sera amené à entendre le récit du supplice des sœurs Desmarais à travers quatre types de discours qui ne lui sont pas adressés. Ainsi, la première partie intitulée « Lettres à une amante éloignée » reprend une partie des lettres que Nathalie (25 ans), l'aînée des sœurs Desmarais, envoie à son amante Émilie, partie en vacances sur la Côte d'Azur. Isabelle, 17 ans, droguée, prostituée, habituée aux nuits de l'*underground*, fait éclater sa souffrance dans un « Soliloque entre les murs d'un jardin saccagé ». Véronique, 13 ans, adolescente au physique ingrat et obsédée par la Seconde Guerre mondiale, nous fait entendre sa détresse par l'entremise de son « Journal intime d'un ange farouche ». Julie, la cadette, âgée seulement de 5 ans, tente enfin de dire l'indicible dans ses « Monologues pour une poupée de chiffon ». En bout de ligne, du fond de son coma, celle qui n'a pas su empêcher le drame, qui a vécu en fermant les yeux et les oreilles, émettra ses derniers « Échos de la mère morte ». Au fil des confidences ou monologues des quatre sœurs, auxquels l'auteure a su conférer une individualité étonnante, le lecteur est ainsi amené à reconstruire la trame (le drame) de l'existence meurtrie des filles Desmarais, jusqu'à cet épilogue des épilogues qui relate le résultat du cri désespéré lancé par Isabelle : « Fini le silence, fini les paroles. Action. Demain il ne restera que les épines. Maintenant les femmes mort-nées se réveillent d'entre les mortes et se font justice. »

À lire absolument.